



Festival d'Automne



**Magazine des actions
artistiques**

2024-2025

Cours de Re-création (arts plastiques/arts visuels)	3
Des élèves de 4 à 25 ans se font les médiateur-ices d'une exposition qu'ils ont visitée, auprès d'autres élèves. Un projet intergénérationnel qui place la parole des jeunes au cœur d'un parcours éminemment collectif.	

Juke Vox (musique/voix)	7
Conçu au service de l'inclusion scolaire, Juke Vox permet à des élèves en dispositif ULIS et à une classe de 6 ^e de prendre part, tout au long de l'année, à un cycle d'ateliers de pratique instrumentale et d'exploration du geste vocal, avec une restitution à la clé.	

Automne au Lycée (théâtre/danse/musique/performances/arts visuels)	9
Un programme d'éducation artistique et culturelle qui invite les lycéen-nes à découvrir des spectacles, concerts et expositions dans les lieux partenaires du Festival, accueillir des œuvres et artistes au sein de leurs établissements et participer à des ateliers de pratique artistique.	

Immersion artistique au lycée	12
Le Festival propose à plusieurs lycées d'accueillir une compagnie et son ou sa metteur-e en scène pour une semaine d'immersion artistique. Au programme: des représentations matinales pour les élèves, des ateliers de pratique et moments de rencontre avec les artistes et une représentation tout public en soirée.	

Le Festival à l'université	15
Le Festival est présent dans les universités partenaires à travers différentes propositions artistiques, construites en collaboration avec les services culturels et les enseignant-es-chercheur-ses: spectacles gratuits au sein des campus, rencontres entre artistes et étudiant-es, master-class et ateliers de pratique artistique.	

Le Festival avec l'hôpital	17
Depuis 2020, le Festival propose chaque année à plusieurs artistes une résidence s'inscrivant dans le temps long, en immersion à l'hôpital, et des actions pensées avec les soignant-es.	

Le Festival avec les associations du champ social	20
Le Festival propose à chaque partenaire associatif de construire un parcours sur-mesure permettant à ses bénéficiaires de profiter de sorties culturelles, d'ateliers de médiation et pratique et de rencontres avec les artistes.	

Édito

Emmanuel Demarcy-Mota
Directeur général du Festival d'Automne à Paris

Aux côtés des artistes invités, le Festival d'Automne poursuit son engagement en faveur de la sensibilisation de publics toujours plus diversifiés, en concevant des parcours sur-mesure, accessibles à toutes et tous. Depuis de nombreuses années, le Festival œuvre à faire dialoguer la création contemporaine avec les jeunes générations, à travers des projets d'Éducation Artistique et Culturelle ambitieux. Cours de Re-création, Juke Vox, ou encore L'Automne au lycée permettent chaque année à plus de 2 000 jeunes spectatrices et spectateurs de découvrir des artistes, des lieux, des disciplines, des esthétiques et des pratiques artistiques variées.

Avec ses partenaires, le Festival imagine chaque automne des projets d'immersion artistique au long cours. Autant d'opportunités précieuses pour éveiller la curiosité, approfondir les connaissances et renforcer la confiance en soi des élèves.

Engagé dans des alliances durables avec le monde de la santé, de l'enseignement supérieur, et les associations du champ social, il continue de développer ses actions dans une volonté constante d'ouverture et de dialogue.

Convaincu que l'art et la culture doivent s'ancrer dans les réalités sociales de leur temps, le Festival propose des formes de rencontres artistiques inédites, que nous vous invitons à découvrir.

Je tiens à remercier chaleureusement toutes celles et tous ceux –artistes, compagnies, médiatrices et médiateurs, enseignantes et enseignants, cheffes et chefs d'établissements, universités, services culturels, associations, structures hospitalières, soignantes et soignants, lieux partenaires, partenaires publics, mécènes et équipe du Festival d'Automne– qui rendent possible la rencontre entre les publics et la création contemporaine, et construisent avec nous des horizons communs.



Visite de l'exposition *Outremonde, The Sleeping Chapter* de Théo Mercier à la Conciergerie pour Cours de Re-création, novembre 2022



Visite de l'exposition *La vie des tables* au Crédac pour Cours de Re-création avec Kourtrajmé, mars 2021

Visite de l'exposition *Particules de nuit* d'Apichatpong Weerasethakul au Centre Pompidou pour Cours de Re-création, décembre 2024



Cours de Re-création

Chiffres 2024-2025

24 classes
6 classes de maternelle, 11 classes d'élémentaire,
4 classes de collège, 3 classes de lycée/post-bac
12 binômes
533 jeunes de 4 à 25 ans
48 sorties
24 transmissions
312 heures de médiation
2 expositions visitées : *Correspondances. Lire Audre
Lorde, Angela Davis et Toni Morrison*, au CRÉDAC
et *Particules de nuit* d'Apichatpong Weerasethakul,
au Centre Pompidou

Depuis plus de 20 ans, Cours de Re-création place la parole des jeunes au cœur d'un parcours, collectif et inter-générationnel, de découverte de la création plastique contemporaine. Retour sur l'origine et l'évolution de ce programme phare d'Éducation Artistique et Culturelle, conçu par le Festival d'Automne en 2003. Entretien croisé avec Pascale Tabart-Buquet, ancienne responsable des relations avec le public qui a imaginé ce projet, Pierre-Yves Selles qui l'a accompagné dès ses débuts en tant que directeur d'école et formateur, et Sarah Clément-Colas, qui en est la médiatrice depuis 15 ans, aux côtés de l'équipe des actions artistiques.

Entretien pour les 20 ans de Cours de Re-création

Comment est né le projet Cours de Re-création ?

Pascale Tabart-Buquet: En 2002, le Festival d'Automne programme trois ou quatre expositions. Alors en charge de l'action culturelle, je cherche une façon d'aborder l'art contemporain avec des enseignant-es qui n'y ont pas forcément goût et pourraient même estimer ne pas être en capacité de s'y confronter. Je cherche aussi à travailler avec des publics à proximité des lieux d'exposition. Naît alors cette idée: et si des élèves allaient voir une exposition près de leur établissement et rencontraient les enfants d'une autre école pour raconter ce qu'ils ont vu ?

Le projet a-t-il évolué depuis sa création ?

PTB: La première édition a eu lieu avec six classes d'écoles élémentaires venant de quartiers différents, proches des lieux d'exposition. Puis, le programme a rapidement intégré des élèves de maternelle, de collège, de lycée et de grandes écoles post-bac. Il rassemble aujourd'hui 28 classes par édition et intègre une exposition de fin d'année, suite logique du dispositif.

Comment la communauté enseignante a-t-elle accueilli Cours de Re-création ?

Pierre-Yves Selles: Avec d'abord un peu d'appréhension. Deux choses peuvent intimider les enseignant-es: ne pas bien maîtriser leur sujet et la notion d'hétérogénéité. Or, ce projet convoque l'hétérogénéité. Souvent, la pratique artistique est solitaire: au musée, on est seul devant une toile et l'idée de partage n'existe pratiquement pas – ou alors au sein d'un même groupe socioculturel. Ne pas être entre soi permet de développer l'argumentation.

PTB: L'échange est au cœur du projet. Les enfants ont l'habitude de se raconter ce qu'elles et ils voient et sont donc en mesure de parler des œuvres. Sarah fait advenir leur parole durant la visite, avec laquelle l'enseignant repart dans sa classe. Son rôle est dès lors prépondérant dans l'élaboration de la transmission.

PYS: C'est l'un des rares projets où les enseignant-es et les intervenant-es culturels (artiste et médiatrice) trouvent naturellement leur place, alors qu'ailleurs s'instaure trop souvent des rapports de force. Ici, les enseignant-es repartent avec du grain à moudre et beaucoup de choses à travailler.

Sarah Clément-Colas: Chacun-e peut développer ce qu'elle et il vient de découvrir, ce dont elle ou il s'est imprégné au fil des expositions du Festival, que tout le monde traverse à part égale.

Comment définiriez-vous votre rôle en tant que médiatrice ?

SCC: J'aime l'idée d'être le pont entre l'artiste, son œuvre et les élèves. Je me souviens qu'à l'issue de ma première visite, des parents ont regretté que leurs enfants n'aient « rien appris »: ni informations sur la démarche de l'artiste ni dates de sa biographie. L'enjeu a été de leur expliquer qu'ils et elles avaient au contraire appris à regarder, à formuler ce qu'ils et elles voyaient, à approcher cette œuvre de manière sensible. Et que mon rôle était précisément de travailler leur sensibilité à ce qu'ils et elles étaient en train de voir.

Comment se prépare et se mène la visite d'une exposition ?

SCC: Ce qui est primordial pour moi, c'est la rencontre avec l'artiste: même si l'échange est bref, sa pensée m'accompagne toujours. Ensuite, j'aborde la visite sans attente particulière, en étant la plus ouverte possible à ce que vont dire les élèves. Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse à mes questions, qui sont très ouvertes. Enfin, je fais en sorte que la première visite des expositions soit toujours avec une classe de maternelle, parce que ce sont eux – avec leur perspicacité et leur franc-parler – qui vont donner le ton. Je sais que ce qui se dit ou se passe lors de cette première visite va guider quasiment toutes les autres.

PTB: Dès la première édition, il était primordial que les élèves se promènent d'abord seuls dans l'exposition, quitte à batailler un peu avec les enseignants ou les parents.

Devant les œuvres, les enfants parlent des œuvres, même les plus petits. Quand le groupe se disperse, les élèves ne vont pas voir les mêmes choses.

SCC: Être dans le lien et la rencontre suppose une écoute et un accueil de l'autre. Durant la visite, chaque élève peut dire ce qu'il traverse mais à un moment donné, l'idée du collectif se met en place, dans l'anticipation de la transmission. Et faire collectif, c'est entendre et accepter que l'autre dise quelque chose qui ne me correspond pas ou qui n'est pas ce que j'ai vu. L'objectif est tout de même d'entendre la voix de chacun des élèves, d'où l'idée de leur faire dire au moins un « mot souvenir » en fin de visite.

PYS: Les enfants sentent qu'il n'y a pas une réponse attendue et que toutes les paroles vont être prises en compte, quelles qu'elles soient et d'où qu'elles viennent. Cela met en confiance les élèves qui sont moins « scolaires ». C'est une pédagogie de l'écoute qui favorise la construction collective d'un propos: chacun-e peut avoir une pièce du puzzle mais elle ne prend vraiment sens que lorsqu'elle est assemblée avec celles des camarades.

Le temps de la transmission est précisément un moment où le puzzle prend forme.

Comment les enseignants et les élèves déterminent cette forme ?

PYS: Parfois, la transmission se déroule quelques jours seulement après la visite et des critères de faisabilité entrent en jeu: matériaux disponibles, temps nécessaire pour répéter un spectacle etc. Souvent, les enfants font des liens avec des activités qu'ils ont en classe et s'en servent pour imaginer des formes. En maternelle, beaucoup d'apprentissages passent par le corps et les élèves vont spontanément vers des situations qu'ils identifient comme des situations de transmission: une chanson ou un atelier.

Cours de Re-création est un projet qui a un véritable effet sur les élèves qui y participent. Au fil des ans, en a-t-il eu sur vous ?

PTB: Cela a changé l'idée que j'avais de la médiation et m'a amenée à de nouvelles réflexions sur la pédagogie et la formation des enseignant-es. Ma plus grande fierté, c'est qu'à un moment donné, les enseignants impliqués dans le projet ne nous demandaient même plus qui étaient les artistes exposés. Parce qu'en réalité, ce n'est pas le sujet. On peut tout leur proposer comme on peut tout proposer aux élèves.

PYS: Le projet valide l'intérêt qu'il y a à privilégier la relation à l'hétérogénéité. On apprend mieux quand on est ensemble, quand on échange et travaille sur des questions ouvertes qui laissent la parole à tout le monde. L'intérêt de ce projet est d'arriver à un autre apprentissage de l'art. À titre personnel, il m'a ouvert à l'art contemporain: je ne me pose plus la question de savoir si je vais comprendre ou si c'est fait pour moi.

SCC: Ce projet m'a réconciliée avec l'école. C'est devenu une approche militante: faire en sorte que chacun-e soit légitime. Ce qui m'anime au-delà de la rencontre et du lien, c'est de faire comprendre aux élèves qu'ils savent des choses, qui sont en eux et elles, et que ce qu'ils et elles savent est légitime. Chaque automne, les élèves sont face à des expositions très exigeantes, qui leurs permettent d'aller vers ce qui ne leur ressemble pas ou ce qu'ils ne connaissent pas (des lieux, des œuvres, d'autres élèves). Au-delà même de l'art, cela change notre rapport à la rencontre.



Transmission entre des élèves de grande section et des lycéen-nes, décembre 2022



Transmission entre des élèves de grande section et des lycéen-nes, décembre 2022

Exposition finale Cours de Re-création, juin 2023





Atelier Juke Vox avec les collégien-nes de la cité scolaire Claude Bernard, juin 2025



Atelier Juke Vox avec les collégien-nes de la cité scolaire Claude Bernard, juin 2025

Atelier Juke Vox avec les collégien-nes de la cité scolaire Claude Bernard, juin 2025



Juke Vox

Chiffres 2024-2025

1 collège parisien
1 groupe d'élèves en dispositif ULIS et une classe de 6^e
42 élèves
1 musicien et 1 performeuse sonore
60 heures de pratique artistique
2 sorties culturelles
1 restitution publique

Ce projet s'inscrit dans le programme L'Art pour grandir de la Ville de Paris

Pour la troisième année, des collégien-nes de la cité scolaire Claude Bernard (Paris 16^e) ont suivi un parcours de pratique artistique autour de la musique et de la voix, aux côtés du percussionniste Maxime Echardour et de la chanteuse Violaine Lochu. Le projet Juke Vox a pour singularité de s'adresser aux élèves du dispositif ULIS (Unités localisées pour l'inclusion scolaire) puis à une classe de 6^e, en valorisant les échanges et la circulation des idées entre elles et eux. Pour imaginer ce nouveau cycle d'ateliers, les deux artistes ont notamment répondu à une requête formulée par Zélie Demouy, coordinatrice ULIS du collège, inspirée par le bilan de l'année précédente: des exercices de relaxation avaient particulièrement bien fonctionné auprès d'élèves parfois stressés et dissipés, permettant un relâchement physique propice à la concentration et au travail. C'est donc la piste de la méditation et du yoga qui a été empruntée pour choisir le thème de l'année, la notion d'intériorité, prise littéralement: «*J'ai essayé de les placer dans des états de méditation et de leur faire visualiser leurs organes, leur texture, leur couleur, leur son*, explique Violaine Lochu. *C'est également une manière pour eux de réinvestir leur corps, dont ils ont souvent - avec les cours de SVT - une représentation purement anatomique. Je leur ai proposé des exercices d'apaisement et de réappropriation de l'imaginaire du corps, qui n'est pas une machine au service de la tête. Le chant le démontre parfaitement: une émotion est reliée à une façon de penser son corps, ses organes, une résonance.*»

Dans la première partie de l'année, dévolue au seul groupe ULIS, la proposition a notamment consisté à imaginer le son de chaque organe: les poumons, le cœur, le cerveau, etc. Pour cela, Violaine Lochu travaille sur l'écoute et s'inspire des techniques de l'*extended vocal*, qui mobilisent différemment la voix. Pour l'estomac, une partie des élèves reproduisait ainsi le son d'une marmite bouillonnante, tandis que l'autre s'inspirait des bruits de gargouillements liés à la faim. Pour le son du cerveau, chacun-e devait raconter - en chuchotant - ce qu'elle et il avait à faire dans la journée, créant un nuage de mots et pensées saturant l'espace. Ce travail de création a ensuite été transmis aux élèves de 6^e 2, par le biais d'un montage sonore que les deux groupes ont écouté ensemble. Une élève inscrite dans le dispositif ULIS, et dont la classe de rattachement est cette 6^e, a pris le relais, mobilisant une excellente mémoire pour expliquer et transmettre les recherches de ses camarades. Elles sont une base de travail précieuse

pour la deuxième moitié de l'année, où Maxime Echardour propose aux élèves de concevoir des petites compositions: «*Je voulais partir de leurs envies. En résonance avec les sons du corps, ils et elles ont fait des propositions musicales très différentes. Je les ai aidés à les bonifier, en leur donnant des retours et des pistes de travail. Je leur ai par exemple appris ce qu'était un glissando, qui permet un engagement collectif plus nuancé. Je peux ainsi apporter quelque chose qui va permettre à l'élève de mettre en forme son idée.*» Pour cela, ils et elles ont à leur disposition une collection de percussions qu'une séance entière leur a permis d'explorer librement et qui est une source d'inspiration en elle-même.

Violaine Lochu et Maxime Echardour ont - cette année - beaucoup travaillé en parallèle, parfois en demi-groupes, leurs séances respectives se renseignant mutuellement. Un suivi scrupuleux et un partage régulier des avancées, par des notes et captations vidéo, ont permis un rebond des idées et la bonne fluidité du projet. Mais en ce 19 juin, les deux artistes sont réunis pour un dernier temps de travail avec la classe de 6^e 2 avant une restitution prévue à la fin du mois. L'objectif est aujourd'hui d'élaborer une œuvre commune, tissant les fils conducteurs de l'année: les propositions vocales, musicales et corporelles. Le percussionniste propose d'abord aux élèves de réécouter et revoir les compositions musicales élaborées lors des séances précédentes, pour se les remémorer et les transmettre à Violaine Lochu, qui les enrichira de différentes propositions.

Un premier groupe se rassemble autour de l'ordinateur portable pour regarder la vidéo d'une composition imaginée par Youssef avec et pour ses camarades, une courte pièce mélodieuse et percussive que les élèves répètent après avoir retrouvé leurs instruments respectifs. À mesure que la mémoire leur revient, Maxime Echardour les conseille sur la meilleure façon de rendre justice à leurs idées: «*Il faut que ce que vous fassiez soit un peu fou*». Violaine Lochu intervient pour une légère mise en espace de cette pièce, en leur proposant de se placer en demi-cercle face à Youssef. On passe à la captation d'une autre composition, que son auteur n'a pas souhaité signer et qu'on appelle donc «*composition anonyme*»: les élèves y chantent deux vers directement inspirés par le thème de l'année: «*Notre cœur bat tous en chœur / Tous en chœur, battons nos cœurs*», répétés quatre fois, tandis qu'ils et elles s'accompagnent de percussions corporelles et de différents sons vocaux,

avant de reprendre la mélodie en sifflant. Violaine Lochu suggère d'alterner les phrases plutôt que les aligner chacune quatre fois de suite. On teste, on répète, on tâtonne, c'est une séance de travail dynamique. Une autre idée émerge : pourquoi ne pas faire se répondre deux groupes, chacun prenant en charge une phrase, à la façon d'une battle, pour que le chant gagne en puissance et en énergie ? Pour traduire physiquement cette nouvelle organisation, la chanteuse propose une mise en espace : les deux groupes vont se faire face. On précise aussi les rôles : certains vont se concentrer sur la percussion corporelle, d'autres sur le chant. Cela permettra à l'ensemble d'être plus clair et précis. Les deux artistes multiplient ainsi les idées et les essais pour mettre en valeur les compositions imaginées par les élèves, qui se prêtent au jeu en variant les placements et propositions au fil des répétitions. La chanteuse trouve les mots pour engager les élèves dans une joute vocale : « J'aimerais vraiment que ce soit le PSG dans la classe ! » Petit à

petit, une version XL de la « composition anonyme » prend forme, qui engage maintenant l'ensemble des élèves. De son côté, Maxime Echardour filme une dernière répétition pour garder la trace du travail accompli et lui être fidèle lors de la restitution.

La fin de la séance est consacrée à une troisième composition, que l'on fait évoluer selon le même processus. Elle est articulée autour de sept mots – cœur, foie, poumon, cerveau, trachée, intestin, estomac – associés à sept sons. Violaine Lochu suggère que chaque mot soit introduit par un long *glissando* vocal de la petite chorale. On teste également d'autres améliorations, comme l'introduction de signes associés à chaque mot. Là encore, la forme a évolué mais en fidélité à la composition de départ. Elle s'inscrit dans la restitution que les élèves proposeront quelques jours plus tard lors de la fête du collège, devant leurs camarades et les équipes du collège.

Automne au lycée

Chiffres 2024-2025

16 lycées en Île-de-France
37 classes (filiales générale, technologique et professionnelle)
803 élèves directement touchés
109 sorties scolaires
7 propositions artistiques au lycée
5 ateliers du lendemain
440 heures de médiation et de pratique artistique

Focus sur l'Atelier du lendemain

L'Atelier du lendemain permet une expérience unique : après avoir assisté à un spectacle, les élèves d'une classe se réunissent – souvent le lendemain même – sur les lieux de la représentation pour imaginer une façon de transmettre aux artistes les traces que leur a laissées leur œuvre. Ce vendredi 13 décembre 2024 a l'allure d'un jour de chance pour les élèves du lycée Maurice Utrillo de Stains qui – la veille – ont été bluffés par la pièce d'Alice Laloy, *Le Ring de Katharsy*, présentée au T2G Théâtre de Gennevilliers – Centre Dramatique National. C'est là, dans une salle de répétition, que 29 élèves de première et terminale spécialité théâtre se retrouvent de bon matin. Ils et elles seront rejoints à midi par la metteuse en scène.

Le premier exercice d'échauffement leur permet de porter une attention particulière au partage de l'espace. Partant du bord, tous-tes doivent avancer en essayant d'occuper le plateau le plus harmonieusement possible, avant de se déplacer en conservant cette disposition. Ils doivent également trouver une neutralité corporelle : « Notre corps ne dit rien, de sorte que quand on veut qu'il dise quelque chose, cela va être immédiatement lisible » explique Jean-Noël Bruguière. Consigne supplémentaire : essayer de lancer le mouvement collectif sans top départ. Dès ce premier temps, les médiateur-ices favorisent la cohésion et la réceptivité du groupe.

Commence ensuite un travail sur le spectacle et les impressions et souvenirs que les élèves en gardent, transformés en une série de mots. Au fil des exercices, se tisse un jeu d'échos entre ressentis individuels et expression collective, où se dessinent peu à peu des enjeux de représentation, d'intelligibilité et d'adresse. Les élèves vont par exemple former des petits groupes, où elles et ils s'accordent sur un mot et le disent en chœur : *game over / fight / tomber / contrôle / bug*. À ces mots, qui bientôt en appellent d'autres, on associe ensuite des gestes. Florence Chantriaux oriente le travail de sorte que chacun-e ait à l'esprit qu'il va performer pour un public, ce qui suppose de travailler sa posture, son positionnement, le volume de sa voix, le rythme et la lisibilité de ses gestes pour faire passer une émotion, une idée, une intention. Dans une grande concentration, chaque groupe montre le résultat de son travail aux autres. « Tout ce qu'on a fait, on le garde tel quel, avec cette précision, cette énergie et cette fraîcheur », suggère la médiatrice.

La prochaine étape tourne autour du jeu « pierre, feuille,

ciseau » pratiqué en binôme. L'exercice consiste à transposer corporellement sa défaite ou sa victoire puis à monter en puissance au fil des parties, jusqu'à exploser dans sa manière d'exprimer corporellement la joie ou la déception, en tenant l'image au moins 3 secondes, en silence. Par groupes de 4 ou 5, les élèves vont ensuite établir une liste de ce qu'évoque le spectacle pour eux, chaque phrase débutant par « ça parle de » : contrôle mental, de déshumanisation, de jeu, des grandes entreprises, de rébellion, de surconsommation, de l'esprit combatif, de la difficulté de se contrôler, de la psychologie autour des jeux vidéo, du capitalisme, etc. Bientôt, chaque groupe teste cette petite forme en prenant soin de ne pas trop lire son texte mais de le projeter. Après avoir proposé un dernier exercice aux élèves, Florence Chantriaux détermine avec eux l'ordre des « tableaux » travaillés dans la matinée, qu'ils et elles vont dérouler pour la transmission : « C'est votre moment, profitez-en ! »

Le temps a manqué pour un filage mais les élèves se souviennent bien des courtes formes travaillées durant ces 3 heures. « *Ce qui nous préoccupe*, précise Jean-Noël Bruguière, *ce n'est pas d'être à un haut niveau de technicité mais à un haut niveau d'implication, avec une parole qui est vraiment ressentie et portée par chaque personne. Cela leur fait comprendre qu'être spectateur-ice, ce n'est pas simplement consommer des images ou un contenu mais aussi se laisser envahir par quelque chose qui déclenche la réflexion et que tout le monde est en capacité de faire ce travail* ». La transmission en est la démonstration éclatante, devant Alice Laloy et une partie de l'équipe artistique, qui ont pris place sur les gradins. Régulièrement, la metteuse en scène opine de la tête et sourit. Pour conclure, chaque élève lit un mot qu'il a écrit sur un papier déposé dans une petite boîte. Plus que la traduction de leur seul ressenti, ces quelques lignes prennent la forme d'analyses du spectacle. Débordant ce qui est écrit, ils et elles développent leur point de vue avec un allant qui touche les artistes, comme le comédien Antoine Mermet : « *Vous êtes très émouvant-es et vous avez des présences et des qualités de corps incroyables*. » Avant un temps d'échange avec les élèves, curieux de la constitution de l'équipe, des inspirations et des étapes de l'écriture comme des différents enjeux de la mise en scène, Alice Laloy revient sur leur transmission : « *C'est un très beau cadeau, un moment un peu suspendu. Au quotidien, on travaille le détail du spectacle pour qu'il soit toujours plus précis et rythmé mais on ne revient pas forcément sur les sujets qu'il évoque, sur ce qu'il brasse*

comme angoisses ou névroses sociétales. Vous entendre renommer toutes ces choses donne beaucoup de sens à ce qu'on fait».

Focus sur la visite de l'exposition *Correspondances*

Du dernier étage de la Manufacture des Œillets, où se déploient les grandes salles au Centre d'art contemporain d'Ivry – le Crédac, Sarah Clément-Colas observe le car scolaire d'où sort une classe de seconde du lycée Charles de Gaulle de Rosny-sous-Bois. En ce mercredi, la médiatrice accueille ces élèves pour une visite de l'exposition *Correspondances*. Lire *Angela Davis*, *Audre Lorde*, *Toni Morrison*, programmée dans le cadre du Festival d'Automne. Le temps de grimper les escaliers et le groupe est là, dans une joyeuse effervescence qui sera la note tenue durant tout l'après-midi. Dans le hall, les élèves s'agglutinent tout de suite autour d'une corbeille de légumes, dont rien n'indique qu'elle fait partie de l'exposition. Suivant leur curiosité, Sarah Clément-Colas interroge les élèves sur ce que cela peut bien être: «Une nature morte»? «Une mise en bouche»? C'est la bonne piste, nimbée d'un peu de mystère; la visite peut commencer.

Après une déambulation libre dans la première salle, la médiatrice les interroge simplement sur ce qu'ils et elles ont vu: «des fleurs; des choses en noir et blanc; des filets de pêche et des coquillages; un collage où les mots racisme, homophobie et sexisme sont inscrits sur une paupière; un écran où défilent des lettres, cartes postales, noms et photos». Une élève, qui s'est emparée d'un livre attaché au banc sur lequel elle s'est assise, décrit ce qu'elle y trouve: des archives ayant appartenu à Audre Lorde, Angela Davis et Toni Morrison, que la médiatrice présente en quelques mots. Un nouveau tour de salle, cette fois en groupe, permet de s'arrêter plus longuement devant les œuvres. Fidèle à sa méthode, Sarah Clément-Colas fait travailler les élèves par observation et déduction avant – le

cas échéant – de leur donner quelques informations qui compléteront le puzzle. Ainsi la femme endormie sur cette photo située juste derrière les filets de pêche suspendus, est Sarah Maldoror, sur le tournage de son film *Des fusils pour Banta* en 1970. Or la réalisatrice, quand elle était invitée chez des gens, avait pris pour habitude d'apporter un panier de légumes plutôt qu'un bouquet de fleurs. Voilà le mystère du hall résolu.

Patiemment, œuvre après œuvre, les élèves approchent ainsi les enjeux et les thématiques de l'exposition, qu'un premier coup d'œil ne laissait peut-être pas affleurer. Questionnements et observations procèdent comme un zoom: les fleurs forment ainsi un «herbier résistant» où chaque militante afro-féministe est associée aux caractéristiques d'une fleur, en clin d'œil au célèbre herbier de Rosa Luxemburg. Forts de cette «méthodologie» développée dans la première pièce, les élèves semblent plus autonomes dans la deuxième, s'attardant devant des œuvres que Sarah Clément-Colas éclaire avec quelques éléments de contexte. Ainsi ces fleurs qui reviennent sous de multiples formes, en bouquets ou brodées sur des serviettes, sont des références à celles qu'Angela Davis recevait quand elle était en prison.

Dans la troisième salle, où ils et elles sont immédiatement attiré-es par la musique et une installation vidéo où quatre jeunes femmes dansent au son d'un tube de Rihanna, la médiatrice révèle le dernier «secret» de cette exposition: la récurrence de certaines couleurs ou matières et de thématiques liées à l'émancipation, est un fil rouge parmi des objets disparates par leur nature mais aussi par leur provenance. En effet, certaines œuvres – que rien ne distingue des autres – ont été réalisées par des élèves des collèges Romain Rolland d'Ivry-sur-Seine et Danielle Casanova de Vitry-sur-Seine, lors d'ateliers de création liés aux archives qui sont au cœur de l'exposition. Une belle façon de retomber sur la notion de transmission, moteur de l'exposition et de la visite.



Atelier du lendemain avec des élèves spécialité théâtre du lycée Maurice Utrillo de Stains et l'équipe artistique du *Ring de Katharsy* d'Alice Laloy au T2G Théâtre de Gennevilliers

Atelier du lendemain avec l'équipe artistique du *Ring de Katharsy* d'Alice Laloy au T2G Théâtre de Gennevilliers



Visite de l'exposition *Correspondances*. Lire *Angela Davis*, *Audre Lorde* et *Toni Morrison* au Crédac avec la classe de seconde du lycée Charles de Gaulle de Rosny-sous-Bois, décembre 2024

Immersion artistique au lycée

Chiffres 2024-2025

2 semaines d'immersion artistiques
2 lycées
Lycée Maurice Utrillo de Stains – 93
Lycée Montesquieu d'Herblay – 95
7 artistes
3 représentations au lycée
7 classes
33 heures de pratique
145 spectateurs lycéens

En 2025, la déclinaison des immersions artistiques que le Festival d'Automne organise chaque année dans plusieurs lycées d'Île-de-France, a eu un goût d'inédit. Habituellement, une troupe investit les lieux pour une semaine entière de représentations et d'ateliers à destination de nombreux groupes. Avec la complicité de l'organisation Making Waves, du metteur en scène Samuel Achache et des équipes du lycée Montesquieu d'Herblay, l'exercice a pris une forme différente cette année. Durant trois jours, du 1^{er} au 3 avril, il a réuni une petite trentaine d'élèves – issus de classes de première et terminale, spécialité théâtre – pour 18 heures d'atelier et un projet singulier et ambitieux : un atelier de création radiophonique et d'écriture musicale, sur un thème imaginé par les élèves, « la première fois ». Soit une série de textes qu'ils et elles ont choisis ou écrits et vont mettre en voix et en musique sous la houlette du comédien Antoine Berry-Roger et des musicien-nnes Olivier Laisney, Maëlle Desbrosses et Samuel Achache.

Au matin du premier jour, les élèves sont installés en cercle dans une salle du lycée pour une première lecture des textes, où l'on questionne déjà leur mise en forme. Certains sont empruntés à Alfred de Musset ou Olivia Rosenthal, d'autres ont été écrits en amont par les élèves et embrassent autant de formats et sujets qu'il y a de personnalités dans le groupe, avec générosité et sincérité. Des élèves ont misé sur la fantaisie, d'autres sont allés puiser dans des expériences et souvenirs personnels, parfois difficiles. Mais certains textes n'existent pas encore tout à fait ou peinent à se préciser. Au bout d'une heure, deux groupes se répartissent donc dans deux salles : celles et ceux dont le texte est abouti vont travailler sa mise en voix et la création musicale avec les musicien-nnes, tandis que les autres vont peaufiner l'écriture aux côtés du comédien, avec l'appui de Juliette Azaïs, chargée des actions artistiques au Festival d'Automne. Les groupes ne sont pas figés et – au fil des deux premières journées de travail – les allers et retours sont nombreux entre les deux salles, dans une ambiance à la fois joyeuse et studieuse.

L'atelier d'écriture permet à la fois de structurer ses idées et d'expérimenter le rythme du texte. Ainsi deux élèves vont s'inspirer de leur propre blocage pour camper un écrivain victime du syndrome de la page blanche,

l'imaginant en dialogue avec sa voix intérieure. Les idées fusent, les répliques s'assemblent à mesure que l'enthousiasme des lycéen-nnes pour leur propre travail s'affirme. Du côté de l'atelier musique, on s'active sur plusieurs fronts : on cherche le meilleur accompagnement possible pour chaque texte, en fonction de sa forme et de son récit. « Est-ce que c'est un texte joyeux ou mélancolique ? » En fonction des questions de Samuel Achache, on privilégie le violon, la trompette ou le piano pour tisser des ambiances et des mélodies, à mesure que fusent les propositions. C'est une création de l'instant, où on teste beaucoup de choses, comme la formation d'un chœur qui appuie l'un des récits. On essaie aussi de dégager un fil conducteur entre les textes, à la fois thématique et sonore.

Le troisième et dernier jour réunit le groupe entier pour travailler à l'assemblage d'un objet final réunissant tous les textes ainsi mis en voix et en son. Mais ce ne sera pas un podcast comme espéré. Tout le monde s'est pris au jeu, les textes sont nombreux, les idées musicales foisonnantes et il faut se rendre à l'évidence : le temps va manquer pour enregistrer et mixer un objet radiophonique. C'est à une représentation générale d'une heure que les élèves et les musicien-nnes travaillent finalement. Une fois assimilée la pression induite par l'exercice, on avance à bon train pour délivrer, en fin d'après-midi, une performance devant une classe de terminale, option théâtre, des professeur-es et une partie de l'équipe administrative. Dits ou scandés, en solo ou en duo, les textes sont mis en valeur par la musique, jusque dans leurs silences. En une chorégraphie fluide, les élèves se passent le micro, se reconfigurent en chœur à l'occasion, jouent d'un instrument pour certains. Samuel Achache a une double casquette de musicien et chef d'orchestre tandis qu'Antoine Berry-Roger fait face au groupe, donne la réplique ou rappelle l'ordre de passage si besoin. La belle ambition de créer un podcast n'a été contrariée que par la générosité, les idées et l'enthousiasme des élèves. La transformation du projet en une représentation personnelle, où l'expression de soi et la joie du collectif coexistent, n'a en rien altéré leur appétence à découvrir comment se construit un travail musical autour d'un texte, tout en rendant justice à la densité de ce qu'ils et elles ont accompli en trois jours.



Immersion artistique au lycée Montesquieu de Herblay avec Samuel Achache et Making Waves



Immersion artistique au lycée Montesquieu de Herblay avec Samuel Achache et Making Waves

Immersion artistique au lycée Montesquieu de Herblay avec Samuel Achache et Making Waves





Rencontre avec les étudiant·es du M1 Journalisme culturel de Nanterre et Pascal Rambert, décembre 2024



Échanges entre Thomas Quillardet et les étudiant·es de la Sorbonne Paris Nord, après les représentations de *En addicto*, novembre 2024

Le Festival à l'université

Chiffres 2024-2025

6 campus universitaires partenaires
 10 représentations gratuites
 3 artistes : Hortense Belhôte, François Grémaud, Thomas Quillardet
 1620 spectateurs·trices
 7 rencontres entre les artistes de l'édition
 1 master-class journalisme

Conçue en complicité avec les universités partenaires, la programmation du Festival d'Automne a investi – entre octobre 2024 et février 2025 – des lieux aussi différents que les salles de théâtre ou amphis de la Sorbonne Nouvelle, de Paris-Cité, Paris-Nanterre, l'ENS Paris-Saclay ou les campus Bobigny et Villetaneuse de la Sorbonne Paris Nord. Gratuites et ouvertes à un public mixte, étudiant·es et communauté éducative mais pas seulement, les trois propositions de cette saison étaient à la fois très singulières et reliées par des réflexions et enjeux communs : un rapport à l'adresse et au monde qui nous entoure et nous contraint. L'auteur et metteur en scène suisse François Grémaud proposait *Auréliens*, transposition sur scène d'une conférence de l'astrophysicien Aurélien Barrau ; la comédienne et historienne de l'art Hortense Belhôte donnait sa conférence performée *1664* tandis que le metteur en scène Thomas Quillardet reprenait son seul en scène *En addicto*.

L'histoire et la forme de cette dernière pièce rendait particulièrement signifiante sa présentation auprès d'un public étudiant, notamment celles et ceux inscrits en psychologie sociale ou en médecine sur le campus Villetaneuse de la Sorbonne Paris-Nord. *En addicto* est en effet née d'une résidence proposée par le Festival d'Automne à Thomas Quillardet en 2022, qui a choisi de s'immerger dans le service d'addictologie de l'hôpital René-Muret à Sevran. Une formule très souple, entièrement dédiée à la rencontre entre un artiste et des patient·es, soignant·es et personnels hospitaliers, que le metteur en scène a investi en proposant sur place des ateliers et des pièces. « *Il s'est passé un événement à la fin de cette résidence qui m'a donné envie d'en faire un spectacle* », explique Thomas Quillardet en faisant référence à la fermeture du service. Son expérience, son regard et celui des personnes qu'il a rencontrées nourrissent un seul en scène qui résonne particulièrement dans les amphis des universités.

Entretien avec Thomas Quillardet

Pour quels lieux avez-vous imaginé *En addicto* ?

Thomas Quillardet : J'ai pensé le spectacle – sa scénographie, sa présence, le fait que ce soit un solo – pour des boîtes noires comme pour des espaces non dédiés : je voulais qu'il soit « tout terrain », même s'il me faut toujours un « écrin de parole » en termes d'acoustique. Je voulais pouvoir le jouer en hôpital mais aussi en théâtre, parce qu'il

porte une réflexion sur ce qu'est la parole. La notion d'adresse a guidé l'écriture parce que c'est un spectacle où je ne quitte jamais le public des yeux.

Quel regard portez-vous sur les représentations que vous en avez données en université, à l'initiative du Festival d'Automne ?

TQ : Pour être honnête, ces dates n'étaient pas faciles, parce qu'il y avait énormément de monde, dans des amphis où l'acoustique n'est pas toujours optimale pour un spectacle reposant essentiellement sur le texte. Mais c'était très intéressant de jouer devant des étudiant·es chez qui je sentais une résonance et une énorme attention au sujet. J'ai eu le sentiment que la pièce leur parlait d'eux et des limites qu'ils commencent à expérimenter, avec l'alcool, la cigarette ou les écrans. L'écoute a été incroyable dans le grand amphithéâtre de l'université Odéon de Paris Cité, lieu historique de la médecine française où on disséquait le corps humain, pour une pièce où je dissèque ce qu'est une addiction, ce qu'est l'abandon et la douleur. À Villetaneuse, où les profils étaient extrêmement variés, l'écoute n'était pas la même mais l'échange qui a suivi a été particulièrement instructif, intéressant et vif. Il s'est passé quelque chose.

Quelle est la nature de ces échanges qui ont lieu après la représentation ?

TQ : D'abord, les étudiant·es étaient assez impressionnés par la masse de texte que j'ai dû apprendre. Ensuite, ils et elles se posaient beaucoup de questions sur ce qui subsistait de mon rapport aux patients. Est-ce que je les voyais encore ? Est-ce que cette empathie me poursuivait encore ? Ils et elles étaient focalisés sur l'après. Je parle aussi beaucoup du secret médical dans le spectacle et on a beaucoup évoqué cette notion, à laquelle un artiste n'est pas soumis. Je leur ai expliqué que j'avais un « contrat moral » avec les patient·es, que je les avais informé·es de ce que j'allais faire et que j'avais demandé l'autorisation pour trois récits spécifiques. Ces questions sur mon lien aux patient·es et aux soignant·es les intéressaient beaucoup.

On imagine que des interrogations spécifiques traversaient les étudiant·es des filières médico-sociales devant qui vous avez joué ?

TQ : Oui, notamment autour de ce qui arrive à la fin du spectacle : la fermeture du service. *En addicto* est comme une radiographie d'un service d'hôpital public, où ça ne se

pas très bien et cela a activé des réflexions sur ce qui les attend. Elles et ils ont aussi été interpellé-es par le parcours de cette infirmière dont le mari – chirurgien – s’est suicidé sur son lieu de travail parce qu’il était harcelé par sa hiérarchie. La maltraitance du monde soignant, que ce soit par la hiérarchie, par le côté administratif ou par le manque de moyens, les interrogeait beaucoup. Mais il y avait comme une pudeur de leur part à aborder ces questions-là et souvent, ce sont les enseignant-es qui revenaient dessus pour que ce soit entendu et affirmé.

Dans un laps de temps assez court, vous avez joué votre pièce *Ton Père* en lycée, lors de semaines d’immersion organisées par le Festival d’Automne, et *En addicto* en université. Qu’est-ce que ces expériences ont provoqué ?

TQ: Il faut toujours réadapter, être sur la brèche, et c’est très intéressant. Je ne me repose jamais avec *En addicto*. Ce n’est pas une formule classique qui roule; je dois constamment réinterroger l’adresse. Je suis convaincu qu’il faut déplacer les spectacles en dehors des lieux de culture et être confiant : la rencontre reste et infuse.

Le Festival avec l’hôpital

Chiffres 2024-2025

2 hôpitaux et 4 services accueillant les résidences
2 résidences d’artistes à l’hôpital:
– Claudia Triozzi, à l’hôpital Fernand Widal (Paris, 10^e) – Service SLD et SMR
– Marion Siéfert et Mathieu Bareyre, à l’hôpital de la Pitié-Salpêtrière (Paris, 13^e) – Services neuro-chirurgie et onco-neurologie
12 mois d’immersion à l’hôpital pour chaque résidence
500 heures d’immersion
3 spectacles de Claudia Triozzi, Mohamed El Khatib et Thomas Quillardet, issus de résidences, présentés dans le programme de l’édition 2024 et joués dans les universités
3 podcasts retraçant les résidences artistiques à l’hôpital de 2023 diffusés dans l’émission «L’Expérience» d’Aurélien Charon (enregistrées et produites par Making Waves et France Culture)
4000 places offertes sur l’ensemble de la programmation de l’édition 2024 pour le personnel de l’AP-HP (des 38 hôpitaux)

Né en réaction à la crise sanitaire de 2020, le partenariat entre le Festival d’Automne et l’Assistance Publique – Hôpitaux de Paris rapproche les mondes de la santé et de la culture, rendu accessible à des personnes qui sont parfois privées de lien extérieur. À la faveur d’une convention signée et renouvelée avec l’AP-HP, le Festival imagine des actions culturelles au sein même des établissements hospitaliers, en les inscrivant dans le temps long et en donnant carte blanche aux artistes – et ce à plusieurs titres. D’abord, il leur revient de choisir le domaine ou le service qui les intéresse, celui où ils et elles se sentiront le plus à l’aise dans leur rapport aux patient-es et aux équipes, celui qui résonne avec leurs questionnements personnels ou leur démarche artistique. Ensuite, la forme de ces résidences en milieu hospitalier est libre; elle associe souvent ateliers et représentations de spectacles mais peut aussi prendre la forme d’une radio participative, par exemple, comme en 2023-24 à l’hôpital Trousseau. Enfin, les artistes sont libres de créer ou non une forme à l’issue de cette immersion en milieu hospitalier. À chaque fois, le Festival s’adapte aux centres d’intérêt comme à l’état d’avancement des recherches menées par les artistes. Parfois, c’est un travail au long cours avec des objectifs précis, parfois ce sont simplement des intuitions.

Les artistes s’emparent donc de ce dispositif de façons très différentes. Pour la saison 2024-25, la chorégraphe Claudia Triozzi a pu être accueillie dans le service de gériatrie de l’hôpital Fernand-Widal (Paris 10^e) pour prolonger ainsi un travail entamé depuis plusieurs années dans trois Ehpad en France. Pour ces ateliers, la chorégraphe s’empare de la méthode de la gymnastique adaptée aux personnes âgées, dont elle déploie et organise les outils à sa manière et selon l’âge ou les pathologies des groupes qu’elle accompagne. Il s’agit d’être au plus près de ce que veulent ou peuvent faire les personnes mais aussi d’instaurer un contact simple et franc: «Ce n’est pas uniquement une question de gymnastique, confie Claudia Triozzi, il s’agit aussi de définir quel type d’énergie donner. J’essaie d’être avec eux comme je le serais avec n’importe qui d’autre,

c’est-à-dire avec la même énergie, la même franchise, la même façon d’être.» À l’Ehpad Cousin de Méricourt à Cachan, où elle s’est rendue régulièrement pendant deux ans pour travailler avec un groupe très hétérogène, la chorégraphe a testé des formes d’interaction et des exercices qui seront utilisés dans les autres résidences: se tenir à l’intérieur puis à l’extérieur d’un cercle, faire tomber une balle, déplacer des cônes, tout ceci sous l’objectif de son téléphone. «Cela permet d’avoir une image au plus proche de ce que je suis en train de vivre. Je voulais être pleinement avec eux dans les exercices et en même temps les voir faire, de façon presque instantanée. J’ai tenté d’apporter un regard à la gymnastique adaptée, pour pouvoir transmettre une sorte de liberté d’interprétation.» Les résidences de Claudia Triozzi dépassent aussi le champ de la gymnastique par un art de l’écoute et de l’échange, qui s’incarne dans l’enregistrement audio d’entretiens, de bribes de paroles ou commentaires. Cette importante matière sonore et visuelle, montée, retravaillée, mise en rythme et en espace, est au cœur du spectacle *Pour rien mais dans le bon sens*, que la chorégraphe a présenté en novembre 2024 à la Ménagerie de verre à Paris, dans le cadre du Festival d’Automne.

Tel qu’il est présenté alors, le spectacle est nourri par des mois de résidences dans différents Ehpad mais aussi par l’immersion au sein de l’hôpital Fernand-Widal initiée par le Festival, entamée en août. «L’hôpital, c’est très différent. D’abord parce que mes ateliers s’inscrivent à un moment – après le repas de midi – où plusieurs activités sont proposées chaque jour de la semaine. Je m’intègre donc dans un cadre donné et contraint dans le temps. Ensuite parce que les personnes y ont des pathologies et sont parfois très âgées. Mais certaines ont été très investies et assidues. L’idée est d’élargir un peu le champ de l’espace et du mouvement, même si on est en fauteuil roulant: avec le bras et le regard, on peut aller beaucoup plus loin. À l’hôpital, j’ai pleinement utilisé les objets de la gymnastique adaptée, sans les détourner. Ce sont des exercices souvent assez simples, qui permettent le contact avec l’autre. La question du dispositif – la façon de se placer – est très

importante: deux lignes face à face, en arc de cercle, en diagonale etc. Dans leurs déplacements et leurs contacts, il peut y avoir des moments de friction et des scènes amusantes, très humaines. Les stimuler, ce n'est pas se contenter de leur donner des instructions ou des gestes à copier mais les amener à chercher un peu. Par exemple, un exercice consiste à former trois cercles différents et les faire se croiser de façon aléatoire. Il faut trouver des solutions.» De la douceur et la bienveillance de ces ateliers, de la présence entière et énergique de Claudia Triozzi, émane un sens du temps présent et du moment partagé pour le seul plaisir du vivre ensemble. C'est comme ça qu'il faut comprendre le spectacle de la chorégraphe – qui transmet au plateau cette expérience et ces rencontres – mais aussi

son titre. Il est emprunté à une résidente de l'Ehpad Cousin de Méricourt, ancienne orthophoniste, qui se souvenait des émissions de création radiophonique à la fin des années 70, des moments de pure expérience sonore où l'on ne se pose pas la question de la signification mais que l'on reçoit simplement, « pour rien, mais dans le bon sens ». C'est cet endroit de non-attente, ce lieu d'expérience et de travail que recrée Claudia Triozzi à l'hôpital avec cette résidence, que le Festival lui a proposé de prolonger pour une année. Un nouveau temps long pour ajuster encore son regard: « Pour moi, c'est un apprentissage et un regard sur la vieillesse et des nouvelles façons de vivre ensemble. Il faut aller voir pour comprendre. »



Résidence artistique de Claudia Triozzi à l'hôpital Fernand Vidal



Pour rien mais dans le bon sens, Claudia Triozzi à la Ménagerie de verre

Pour rien mais dans le bon sens, Claudia Triozzi à la Ménagerie de verre



Le Festival avec les associations du champ social

Chiffres 2024-2025

3 associations partenaires (LOBA, WOMEN SAFE, Melting Point)
3 parcours adaptés
60 bénéficiaires
12 sorties
1 atelier avec la performeuse sonore Violaine Lochu

Portée par une approche de l'art au service d'enjeux de société aussi essentiels que la santé ou l'éducation, l'association LOBA aide les femmes victimes de violences, en envisageant notamment la danse comme un outil d'émancipation et un moyen de se réapproprier son corps. En 2024, le Festival d'Automne a poursuivi son partenariat avec l'association en proposant à des femmes un parcours comprenant des spectacles et un atelier de pratique artistique mené par Violaine Lochu. La chanteuse et performeuse a imaginé un atelier sur la voix, la façon dont elle fonctionne et dont on s'en sert, notamment dans des situations parfois stressantes, comme les démarches administratives auxquelles les participantes sont – peut-être davantage que d'autres – régulièrement confrontées. Cette voix, on peut la travailler, la faire porter et pour cela, il faut d'abord comprendre ce qui rentre en jeu dans la vibration des cordes vocales, ce moteur essentiel qu'est le souffle. Le groupe commence donc par travailler deux zones essentielles en relation avec le souffle: le diaphragme et le plancher pelvien. Assises sur des chaises disposées en cercle, le dos droit, les jambes alignées avec le bassin, les pieds bien ancrés au sol, elles inspirent et expirent puis font travailler leur mâchoire comme si elles mastiquaient un énorme chewing-gum – pour se détendre – avant de s'étirer et de laisser tomber le buste vers l'avant. Avec bienveillance, Violaine Lochu accompagne les participantes, décortique chaque partie du mouvement: «*Je roule la tête, dans la conscience de ce que je fais. Je me fais du bien. J'expire, je me vide de tous mes soucis*». À ses consignes et exercices, la performeuse associe toujours des explications qui sont autant de clés pour se comprendre et prendre soin de soi. Ainsi ce nouveau temps d'échauffement, où il faut tourner les yeux de façon répétée, à gauche puis à droite, parce que le nerf optique emmagasine les tensions. En travaillant les zones de stress, on favorise la détente et la concentration, comme le confie Violaine Lochu: «*Je fais ces exercices tous les jours avant de chanter, pour me rendre plus disponible à la voix. On me les a transmis il y a quelques années quand j'ai été malade et ils m'ont beaucoup aidée. Ils sont simples à reproduire quand vous avez besoin de vous détendre*».

Délestées de leurs tensions, en connexion avec leur corps et leurs émotions, les participantes vont maintenant travailler plus spécifiquement la voix. Debout, mains sur le sternum, elles lancent des sons à fort volume avant un point physiologique sur les cordes vocales qui les étonne toutes: nous n'en avons que deux et ce ne sont pas des cordes, plutôt des membranes. Quand elles se touchent et que le larynx bascule, on passe de la voix de poitrine à la voix de tête. Selon les cultures, le passage entre les deux est gommé ou accentué. Ce sont ces différents placements de voix qu'explorent à présent les participantes et notamment les zones de résonance dans le crâne, de celle du masque où vibrent les aigus à l'arrière de la tête où résonnent les graves. Les participantes s'essaient à solliciter ces diverses zones de résonance en modulant un son continu. Ce n'est pas évident mais on s'encourage et on s'applaudit. Après cette «*traversée de l'appareil phonatoire*», les exercices suivants sont à la fois ludiques et formateurs, travaillant l'adresse et la circulation de la parole. Toujours en cercle, les participantes doivent d'abord choisir chacune une syllabe parmi cinq proposées et l'envoyer à tour de rôle. Il faut être assurée, claire, intelligible pour que sa voix ait un impact. Associées en binômes, les participantes vont ensuite inventer une «*langue de combattante*» et un discours de colère: l'une commence et l'autre doit s'adapter, imiter sa langue imaginaire pour lui répondre. Des petits dialogues faussement agressifs se mettent ainsi en place, pointant quelque chose d'essentiel pour la vie de tous les jours: savoir s'adapter au discours et au ton d'un interlocuteur. L'exercice décortique aussi comment l'agressivité passe également par la seule voix, ses modulations, son intensité, la façon dont le corps et le regard l'accompagnent. Elle instille enfin l'idée que les interactions sociales sont à cette image: un jeu de rôle. À l'issue de ces deux heures, les participantes ont saisi que – en les aidant à se mettre dans une condition de parole – cet atelier et ces exercices leurs seront utiles au quotidien pour ne pas s'excuser de parler, poser leur voix, s'affirmer et se ré-ancrer.

Atelier avec la performeuse Violaine Lochu et les bénéficiaires de l'association LOBA, avril 2025



Atelier avec la performeuse Violaine Lochu et les bénéficiaires de l'association LOBA, avril 2025



Atelier avec la performeuse Violaine Lochu et les bénéficiaires de l'association LOBA, avril 2025



Cartographie des partenaires des actions artistiques 2024-2025

Cours de Re-création

- 1 École maternelle Faidherbe, 11^e
- 2 École élémentaire Bignon, 12^e
- 3 École élémentaire Eugène Varlin, Aubervilliers
- 4 École élémentaire Providence, 13^e
- 5 École élémentaire Gustave Rouanet, 18^e
- 6 Collège Danielle Casanova, Vitry
- 7 École maternelle de l'Hôpital Saint-Louis, 10^e
- 8 École élémentaire Claude Vellefaux, 10^e
- 9 École élémentaire Villette, 19^e
- 10 École maternelle Fontarbie, 20^e
- 11 Collège Romain Rolland, Ivry-sur-seine
- 12 École maternelle Boy Zelenski, 10^e
- 13 Pôle Innovant Lycéen, 14^e
- 14 École élémentaire Nelson Mandela, Choisy-le-Roi
- 15 Collège Guy Moquet, Gennevilliers
- 16 Collège Nicolas de Staël, Maisons Alfort
- 17 École élémentaire Pablo Picasso, Nanterre
- 18 École élémentaire Henri Wallon, Bagneux
- 19 École élémentaire Paul Éluard, Bagneux
- 20 École maternelle Anna Fabre, Arnouville
- 21 Lycée des Métiers et du Paysage – Jeanne Baret, Montreuil

- 22 Lycée Bergson, 19^e
- 23 Lycée Émile Dubois, 14^e
- 24 Lycée Maximilien Vox, 6^e
- 25 Lycée Colbert, 10^e
- 26 Lycée Le Corbusier, Aubervilliers
- 27 Cité scolaire Henri Wallon, Aubervilliers
- 28 Lycée de Bezons, Bezons
- 29 Lycée Adolphe Chérioux, Vitry-sur-Seine
- 30 Lycée Cognacq-Jay, Argenteuil
- 31 Lycée Fragonard, L'Isle-Adam
- 32 Lycée Charles de Gaulle, Rosny-sous-Bois
- 33 Lycée Montesquieu, Herblay
- 34 Lycée Jean Moulin, Torcy
- 35 Lycée Auguste Renoir, Asnières-sur-Seine
- 36 Lycée Suger, Saint-Denis
- 37 Lycée Maurice Utrillo, Stains

Juke Vox

- 38 Collège Claude Bernard, 16^e
- Universités**
- 39 Université Paris Cité, Campus Odéon, 6^e
 - 40 Université Sorbonne Nouvelle Paris 3, Campus Nation, 12^e
 - 41 Université Paris – Nanterre
 - 42 Université Paris Nord, Campus Bobigny et Campus Villetaneuse
 - 43 La Scène de Recherche ENS-Paris-Saclay, Gif-sur-Yvette

Santé

- 44 Hôpital Fernand Widal – 10^e
- 45 Hôpital de la Pitié Salpêtrière – 13^e



Direction de la publication
– Emmanuel Demarcy-Mota
Coordination éditoriale
– Émilie Roffi
– Valentine Dodeman
Textes et entretiens
– Vincent Théval
Conception graphique
– Spassky Fischer

Ce journal a pu être imprimé grâce au généreux soutien de Koryo, partenaire du Festival d'Automne depuis plus de 20 ans. Le Festival le remercie chaleureusement.



KORYO

L'ensemble des actions artistiques a été rendu possible cette saison grâce à la complicité et la précieuse présence à nos côtés de nos médiatrices et médiateurs : Jean-Noël Bruguière, Florence Chantriaux, Sarah Clément-Colas, Timothée Lerolle et Magali Zaphiropoulo.

Pour les actions menées en 2024-2025, nous remercions chaleureusement Samuel Achache, Manika Auxire, Clémentine Baert, Hortense Belhôte, Teddy Bogaert, Hicham Boutahar, Lou-Adriana Bouziouane, Claire Chastel, Sarah Clément-Colas, Johanne Débat, Maxime Echardour, François Gremaud, Rama Grinberg, Cerise Guyon, Camille Joviado, Alix Kuentz, Violaine Lochu, Eric Manienguy, Aurélien Patouillard, Alexandre Plank et l'association Making Waves, Laurie Prioul, Thomas Quillardet, Emilie Rousset, Anthony Thibault, Jurate Trimakaité et Claudia Triozzi.

Tous nos remerciements aux artistes, compagnies, médiateur-ices, amateur-ices, élèves, étudiant-es, enseignant-es, chef-fes d'établissements, président-es d'université, services culturels, directions et équipes des lieux partenaires, associations, soignant-es, patient-es des services hospitaliers partenaires.

Émilie Roffi, Responsable des actions artistiques et de la diversité des publics
Juliette Azaïs, Chargée des actions artistiques et de la diversité des publics
Léo Luchier, stagiaire aux actions artistiques
Clémence Atallah, secrétaire générale en charge du mécénat

Le Festival d'Automne à Paris est subventionné par le ministère de la Culture – Direction générale de la création artistique, Drac Île-de-France, la Ville de Paris – Direction des affaires culturelles et le conseil régional d'Île-de-France.



MINISTÈRE DE LA CULTURE



PRÉFET DE LA RÉGION D'ÎLE-DE-FRANCE



VILLE DE PARIS Région Île-de-France

Le projet Juke Vox a reçu le soutien de la Ville de Paris dans le cadre de son programme L'Art pour grandir.



L'Automne au lycée bénéficie d'une aide régionale à l'éducation artistique et culturelle.



Les programmes d'éducation artistique et culturelle et actions menées à l'hôpital sont rendus possibles grâce au soutien de Dance Reflections by Van Cleef and Arpels, grand mécène du Festival d'Automne.



DANCE REFLECTIONS BY VAN CLEEF & ARPELS

La Fondation d'entreprise Hermès est mécène des immersions artistiques dans les lycées et des tournées dans les universités.



FONDATION D'ENTREPRISE HERMÈS

La Fondation Fimino est mécène de Cours de Re-création.



FIMINO

La Caisse des Dépôts Île-de-France est mécène de l'Automne au lycée.



Mécénat

La Fondation de France s'associe à l'alliance Culture-Santé en soutenant les résidences et actions artistiques menées à l'hôpital par le Festival d'Automne.



Fondation de France

La SACD soutient l'ensemble des actions du Festival d'Automne élaborées et réalisées par des auteurs et autrices.



Images de couverture :
– Visite de l'exposition Particules de nuit d'Apichatpong Weerasethakul au Centre Pompidou pour Cours de Re-création, décembre 2024
– Visite de l'exposition Correspondances. Lire Angela Davis, Audre Lorde et Toni Morrison au Crédac avec la classe de seconde du lycée Charles de Gaulle de Rosny-sous-Bois, décembre 2024
– Rencontre avec les étudiant-es du M1 Journalisme culturel de Nanterre et Pascal Rambert, décembre 2024
– Exposition Cours de Re-création, juin 2023 © Festival d'Automne
– Atelier du lendemain avec des élèves spécialité théâtre du lycée Maurice Utrillo de Stains et l'équipe artistique du Ring de Katharsy d'Alice Laloy au T2G Théâtre de Gennevilliers
– Exposition Cours de Re-création, juin 2023

Crédits photos :
Martin Argyroglo (p.2); Corentin Le Guet (p.13); Virginie Restain (p.6); Claudia Triozzi (p.19); Luca Ianelli (pp.2, 5, 11, 14, 25, couverture et 4e de couv.); DR (p.19); et Festival d'Automne (pp.5, 14, 21, 25, couverture et 4e de couv.).





Festival d'Automne

